La peinture **Peinture 1961**

Jacques Godbout

Volume 3, numéro 1 (13), janvier–février 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59815ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1961). La peinture : peinture 1961. *Liberté*, 3(1), 465–466.

LA PEINTURE

Peinture 1961

En des cavernes humides, il y a quelques milliers d'années, des hommes peignaient de couleurs ocres les êtres qu'ils voulaient dominer. De mille ans en mille ans, les hommes n'ont cessé de cerner ainsi la peur ou la joie. Ce furent des dieux aux couleurs vives, des masques, des parois de tombeaux, ce furent les dessins puritains que sont les arabesques, ce furent les tendresses étrusques, les sourires asiatiques sur soie tendue, les joueurs au stade. Puis vint le Romain, commerçant avant tout, qui inventa l'Occident et le marché des oeuvres d'art. Depuis cette époque (et peut-être bien avant) la peinture, aux yeux de ceux qui veulent que l'art se suffise à lui-même, est un moyen d'expression équivoque. De là ces jugements qui veulent qu'un peintre hier inconnu était génial, aujourd'hui célèbre n'a plus le talent qu'il avait.

Or c'est ce qui faillit arriver à Picasso, et le prototype de cette espèce reste aujourd'hui Bernard Buffet. Le bien que l'on a dit de lui, avant qu'il ne connut le succès, n'a d'égal que le mal qu'on en écrit aujourd'hui.

Mais tout cela est notion bourgeoise de l'art. Demain, les cotes des peintres se feront comme celles des orateurs. Car il semble que, aidée par les milliers de reproductions et les boîtes à peindre au numéro, la peur revienne passant par la voie atomique. Il semble que le XXe siècle amorce un nouvel art populaire: l'art généralisé. Depuis les surréalistes il n'est plus une maison occidentale qui n'ait son génie pictural de quatre ans qui s'exprime à la gouache pendant que ses parents rêvent d'en faire autant.

Nous sommes en un siècle où les hommes apprennent tous à lire. Tout à l'heure ils apprendront tous à peindre. Conséquence directe des démocraties populaires ou impopulaires: la dictature des peintres du dimanche est à l'horizon.

Ce n'est là que la conséquence d'une révolution amorcée depuis l'usine, voilà cent ans. Révolution industrielle, révolution dans le concept de classe. Plus des deux tiers des peintres ne sont pas ce qu'il est convenu d'appeler: cultivés. Plus des deux tiers des peintres modernes sont issus d'un prolétariat. Et la peinture y a gagné un côté charnel, une solidité paysanne.

Mais que se disputent les peintres? La primauté du figuratif sur le non-figuratif et vice-versa. Cela depuis de nombreuses années, mais surtout depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. Figuratif ou non-figuratif? Max Pol Fouchet dit que c'est là querelle aussi stérile que s'il s'agissait de définir le sexe des anges. Ce qui n'empêche pas, cependant, les peintres de se diviser en trois tribus: les non-figuratifs, les figuratifs et les "ni l'un, ni

l'autre". Les plus sectaires étant d'ailleurs souvent les critiques d'art, sortes d'archevêques de la peinture. Ajoutons qu'à l'intérieur de ces divisions il est des variations d'intensité et d'inspiration qui défient toute nomenclature.

Tous les peintres s'entendront cependant pour dire que nous en sommes arrivés, en notre siècle, à une richesse picturale à nulle autre pareille; richesse qui correspond à la naissance de cette nouvelle civilisation technocratique et scientifique récente; richesse qui correspond à l'inventaire du microcosme, du macrocosme, de l'inconscient et du supraconscient; richesse d'un jeu parfois gratuit, parfois tragique.

Nous avons: Riopelle, Borduas, Pellan, Ferron, Steinhouse, Giguère, d'autres encore; il y a Braque, De Staël, Klee, Corneille, Lorjou, Soulages, de Goenig, Sugaï, d'autres encore. Pollock, Bissière, Hartung, Manessier, Janson, mille autres. . .

Mais ce n'est pas tout que d'être riches. Et parce que l'histoire nous a appris l'évolution, on nous demande de prévoir ce que sera la peinture dans vingt ans. Or cela est ridicule puisque l'histoire ne se répète pas, mais se mime. Cela est ridicule parce que l'on veut se faire dire: voilà la tendance qui l'emportera. Ce serait trop satisfaire aux esprits de géométrie. Ce qui compte c'est que la peinture soit bonne, qu'elle nous ressemble. Que figuration ou non-figuration soit l'art vivant, qu'importe? Car je sais qu'il y a peut-être beaucoup plus de coïncidences entre les tracés nets de Martin Barré et les trois dimensions qu'épouse Dali, entre les paysages de Pignon et l'action-painting newyorkais. L'amateur moyen déclare la peinture dans une impasse, mais c'est qu'il se réfère encore aux préceptes bourgeois. Quand on voit la façon qu'a Mathieu de peindre et le résultat souvent émouvant. Quand un Klein abandonne les pinceaux pour employer des femmes nues et que cela réussit à décorer, il faut d'ores et déjà reviser le schéma cause-effet. Il faut aussi se rappeler que les peintres aujourd'hui ont le choix des armes et que comme des enfants trop riches, il leur arrive de se sucer le pouce en se demandant ce qu'ils vont faire. Cela n'est pas une impasse.

Il y a aujourd'hui deux peintures, et de Staël l'a prouvé avant de mourir, qui ne sont pas cloisonnées: les meilleurs peuvent aller de l'une à l'autre, ou s'arrêter, comme Bazaine, à la frontière. Les seuls qui ont tort sont ceux qui regardent en arrière en se demandant: Que sera la peinture de demain? Personne ne le sait, mais nous savons déjà qu'elle *sera*. Et puis ceux qui n'aiment pas la peinture du XXe siècle portent des vêtements à la mode, mais ont gardé des dessous de dentelle brodée en d'autres temps. On ne roule pas en automobile pour retrouver la Renaissance.

La peinture aujourd'hui est une écriture. Elle a ses signes, ses exigences. Mais parce que toute écriture est aventure, la peinture est aussi un appel. Que la toile soit nature morte ou couleurs est signe de liberté, et les peintres ne sont pas près de remettre en question ce qu'ils ont acquis de haute lutte.

Jacques GODBOUT